

tres ; et la République s'honore ainsi en soulignant la vertu, courage continué, là où elle rencontre cette noble survivance.

Cette année, les croix des cultes sont des croix de combat, des croix qui ressemblent à des pommeaux d'épée, et leur émail marque de son éclat les luttes actuelles.

Raconter leur histoire, c'est écrire une ligne de l'histoire de l'Eglise française.

L'archevêque de Bourges, qui devient officier, est le facteur politique qui relie Rome à Paris, qui commente à l'usage de l'Etat la parole solennelle et profonde du Souverain Pontife sur la politique immédiate. Dans ces fonctions délicates où l'homme risque toujours ce que risque le tampon, entre le marteau et l'enclume, Mgr Servonnet a remplacé l'archevêque de Bordeaux, épave abandonnée sur les quais par le gouvernement et le Saint-Siège. C'est à l'archevêque de Bourges que Léon XIII a donné les derniers éclaircissements sur une politique qui a le charme et la douceur des longues nuits. L'honneur qui tombe aujourd'hui sur la poitrine du prélat prouve l'harmonie parfaite qui vibre entre Rome et la France.

Au reste, Mgr Servonnet est un personnage d'unité et d'ordre, même d'ordre un peu impérieux, comme il sied à tout homme classé sous étiquette de libéralisme. Il est en bataille avec certain journal catholique que le pape excommunique de temps à autre, mais discrètement, par peur de l'ombre du grand Veillot qui plane encore dans la maison.

Mgr Servonnet garde à soixante-dix ans la belle ardeur des jeunes années. Il appartient à cette race de montagnards qui portent sur leur front la couronne de rides, sans vieillir pour cela, tandis que de jeunes hommes, sur leur tête che nue, n'ont jamais de jeunesse.

En son privé, le successeur du cardinal Boyer a une grande douceur, une retenue de polémique tout à fait charmante, et il prélude à la bataille par un sourire comme les anciens commençaient la lutte par un air de flûte. On assura déjà qu'au prochain Consistoire l'étoile rouge que l'Etat vient d'allumer s'éteindra dans le grand incendie de pourpre que Rome réserve à ses prêtres les plus glorieusement fidèles.

Le second décoré est aussi un homme de combat, mais il a le bonheur honorable de ne pas être mêlé aux luttes intérieures : l'évêque de Constantine, élevé à l'école du cardinal Lavigerie, sait comment il faut enrouler autour de la crosse les mots de France et d'Eglise, sur la terre d'Afrique. Il fut soldat aux lieux mêmes où il vit maintenant en apôtre, interprétant la charité divine par la plus touchante des charités humaines. Modestement, dans le tête-à-tête solitaire avec le crucifix, il continue l'œuvre puissante du cardinal Lavigerie. Avant de laisser tomber son dernier geste, le Primat d'Afrique, épris de progrès, avait formé des hommes pour prolonger sa pensée et son action. Mais ce grand esprit qui plantait les prêtres comme des jalons, excellait aussi à les abattre ou à les planter là.

Sous le Maître M. Cazagnol serait sans doute resté vicaire général de Tunisie, parce qu'il avait pensé les plaies faite par la main du cardinal et réconcilié les prêtres italiens avec nos missionnaires français. Il avait une bonté trop faible pour n'être point brûlé par cette lentille de lumière et d'éclat qui s'appelait Lavigerie. Mais la lentille se brisa, et M. Cazagnol devint évêque. Sous la mitre, il est resté soldat de France, et le tambour qui bat, le drapeau qui passe, inspirent à son âme les nobles improvisations. Il officiait un jour dans sa cathédrale, quand il entendit sur le sol le pas cadencé des zouaves. Ils partaient pour l'île nouvelle, pour Madagascar. Somptueusement, en grand appareil, l'évêque interrompit la messe, traversa l'église et, toutes portes ouvertes, d'un geste large, envoya la bénédiction de sa main au régiment qui partait. De telles imaginations ne sont peut-être pas de l'esprit, mais elles sont du cœur, et dans le pays du monde où la main de l'homme est le plus près du sabre, elles font grand honneur au prélat français.

Et ce n'est pas tout : le culte catholique marche légalement en France à côté du culte protestant. Cette année le pas fut brisé dans ce coin de combat religieux qui est le pays de Montbéliard. Là, les desservants allumerait volontiers des bûchers où les protestants joueraient le rôle de bûches, et l'on croit que les disciples de Cal-